François BÉDARIDA, *Histoire, critique et responsabilité*

Bruxelles, Éd. Complexe, coll. Histoire du temps présent, 2003, 358 p.

Françoise Lartillot

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5748>

DOI : 10.4000/questionsdecommunication.5748

ISSN : 2259-8901

Éditeur

Presses universitaires de Lorraine

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2005

Pagination : 434-436

ISBN : 978-2-86480-868-8

ISSN : 1633-5961

Référence électronique

Françoise Lartillot, « François BÉDARIDA, *Histoire, critique et responsabilité* », *Questions de communication*

[En ligne], 8 | 2005, mis en ligne le 23 mai 2019, consulté le 08 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/5748> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/questionsdecommunication.5748>

Ce document a été généré automatiquement le 8 avril 2021.

Tous droits réservés

François BÉDARIDA, *Histoire, critique et responsabilité*

Bruxelles, Éd. Complexe, coll. Histoire du temps présent, 2003, 358 p.

Françoise Lartillot

RÉFÉRENCE

François BEDARIDA, *Histoire, critique et responsabilité*. Textes réunis par Gabrielle Muc et Michel Trebitsch. Présentation de Henry Rousso, Bruxelles, Éd. Complexe, coll. Histoire du temps présent, 2003, 358 p.

- 1 Dirigée par Henry Rousso et par Michel Trebitsch, la collection « Histoire du temps présent » est consacrée à des questions d'histoire contemporaine, placées aussi sous le signe des sciences sociales et, par conséquent, à des questions relatives aux notions d'engagement et de témoignage. Aussi était-il tout à fait logique qu'elle accueille cet ouvrage dédié à la mémoire de l'historien François Bédarida, décédé le 16 septembre 2001, ce dernier ayant été l'un des acteurs du développement de l'histoire contemporaine (rappelons simplement qu'il a fondé l'Institut d'histoire du temps présent en 1978).
- 2 Composé d'une sélection d'articles publiés par l'historien entre 1990-2000, le volume rend compte de son parcours ; le but n'est pas d'en refléter les différentes facettes de manière exhaustive, mais plutôt de donner une idée de l'unité de sa démarche. D'emblée, l'introduction en précise l'orientation qui est en lien avec ses convictions chrétiennes, sa démarche alliant volonté éthique et quête de renouveau méthodologique. L'ouvrage est composé de quatre grands chapitres : « Vers une histoire du temps présent », « Le nazisme et la Seconde Guerre mondiale », « Histoire et mémoire » et « Histoire et responsabilité ». Pour rendre précisément compte de l'unité visée par les responsables de la publication, nous le présenterons en trois temps : le renouveau méthodologique, les sujets traités et les nouvelles découvertes, les prolongements et interrogations.

- 3 D'abord, la pensée de François Bédarida présente une grande unité, du fait qu'elle s'articule autour de la notion de témoin. Trois sens sont accordés au terme – empirique, juridique, philosophique –, si bien qu'il est doté de la vertu d'une triple médiation : entre événement et langage, entre passé et présent, entre incohérence (apparente ?) des phénomènes et cohérence de la restitution par le récit. Tout en posant d'importantes questions méthodologiques, cette catégorie soutient l'effort produit par François Bédarida pour se séparer du conservatisme historique (conception française de l'histoire se refusant à produire une véritable histoire contemporaine tout autant qu'une réflexion herméneutique – p. 14), et ce afin de se démarquer de tout relativisme en histoire, qu'il soit le produit d'un scepticisme généralisé, d'un négationnisme mal intentionné ou d'un postmodernisme débridé. Comme il le dit lui-même, il ne s'agit pas de « jeter le bébé objectivité avec l'eau du bain positiviste » (p. 51).
- 4 Les valeurs prônées sont alors les suivantes : le fait est considéré comme un « mythe régulateur » (p. 52), certes modulable, néanmoins soumis aux critères d'objectivité, d'extériorité et de vérité (p. 71) ; le temps est traité comme l'expression d'une tension entre espace d'expérience et horizon d'attente – Reinhart Koselleck, Marc Bloch – (p. 64). Ainsi François Bédarida est-il particulièrement proche de Paul Ricoeur au plan herméneutique (auquel tout un article de l'ouvrage est consacré), de Jacques Le Goff ou Pierre Nora au plan de la science historique (p. 80, p. 250). Cette conception introduit une souplesse dans l'approche de l'histoire. Son récit n'est plus absolutisé. Les réflexions de Pierre Bourdieu, de Michel de Certeau et de Norbert Elias sont intégrées à la construction de François Bédarida. Cependant, ni le fait, ni la temporalité historiques ne sont traités comme des éléments de construction d'une pure fiction, ce en quoi l'historien se distingue formellement des démarches postmodernes (telles, selon lui, de Hayden White).
- 5 Partant de ce cadre méthodologique, François Bédarida conçoit une relecture, effectivement novatrice, et souvent courageuse, de l'historiographie d'après-guerre et de certains de ses sujets majeurs, histoire des années 1938-1945, de la Résistance française, des relations entre l'Église et le gouvernement de Vichy, définition de l'idéologie nazie, de la Shoah. L'historien n'hésite pas à remettre en cause la lecture des notions de victoire et de défaite, en usage au cours de l'après-guerre. Il pose la question de savoir où étaient les véritables vainqueurs et prône, pour y répondre, la confrontation des lectures contemporaines des faits, des lectures savantes et de la mémoire collective.
- 6 Il s'oppose à « l'image unifiée » qui a été donnée de la Résistance française (p. 174) et reprend à son compte la notion d'« honneur inventé », proposée par François Nourissier (p. 166). Il pose la question de la diversité des Résistances, de la participation de la population et de la relation entre la Résistance et son contexte. Il souligne le rôle de grands acteurs, longtemps oubliés, qu'ont été les femmes et les communistes (pp. 170-171). Enfin, il définit cinq grandes tranches chronologiques permettant de relire l'historisation de la Résistance, entre la Libération et les années 90, et souligne la pertinence de l'articulation entre tranches socio-historiques et historiographie, tandis que, sur un plan méthodologique, il se demande s'il ne vaudrait pas mieux proposer une anthropologie de la Résistance plutôt qu'une sociologie de cette dernière (p. 131). Les relations entre l'Église et Vichy ont également fait l'objet d'une enquête minutieuse et tout aussi novatrice (voir les questions posées p. 148) que courageuse. En effet, François Bédarida dénonce sans détour les compromissions de

l'Église (pp. 151-152), mais poursuit aussi minutieusement le détail des relations entre l'Église et l'État pour constater que l'année 1942 est celle d'une faille qui se creuse entre ces deux protagonistes de l'histoire française, ainsi que de divisions dans les rangs mêmes des catholiques dont l'Église n'a peut-être pas suffisamment préservé la mémoire.

- 7 Concernant le nazisme, l'historien propose une relecture de son idéologie à partir de la notion de kérygme et de religion séculière empruntée à Raymond Aron (p. 189). Il en arrive à la conclusion que le mythe nazi associe le mythe germanique au mythe de la race. Enfin, concernant la Shoah, il propose de contourner la question de la singularité historique de l'événement qui reste une question épineuse dans la mesure où, tout en voulant en souligner son unicité, elle le mythifie. Et ce afin de rallier la cause à cette idée d'une homogénéité mémorielle.
- 8 Ces articles nous convainquent avec force de la fécondité de la démarche de l'historien tout autant que des vertus morales et civiques de l'homme. Ils suggèrent aussi qu'on en médite les tenants et aboutissants : dans quelle mesure les vertus chrétiennes ne sont-elles pas des filtres pour la lecture historique ? Dans quelle mesure la rencontre avec l'herméneutique de Paul Ricœur n'est-elle pas révélatrice de cette dimension et n'entre-t-elle pas en tension avec les grilles de lecture sociologiques dont l'intérêt est affirmé par ailleurs ? Ne peut-on par exemple se demander si l'explication fournie pour rendre compte du fonctionnement de l'idéologie nazie (ce que François Bédarida appelle « le kérygme nazi ») ne devrait pas être combinée, ou au moins confrontée, aux recherches de l'école de Francfort et des chercheurs gravitant autour d'elle sur la fonction de la propagande, le lien entre modernité capitaliste et nazisme, la fonction de l'antisémitisme et ses fondements phobiques.
- 9 Par ailleurs, l'on pourrait aussi se demander si la démarche de Hayden White est vraiment assimilable à l'entreprise postmoderne sans autre forme de procès. Ainsi ce dernier pose-t-il, certes, la question des structures fictionnelles à l'œuvre dans la réflexion historiographique, mais cet outil lui sert également à mettre en évidence de semblables structures, jusque sous la plume de Michel Foucault, ce qui, au fond, montre que son entreprise n'est pas aussi monolithique qu'on pourrait le penser. Cependant, l'honnêteté intellectuelle avec laquelle les directeurs de l'ouvrage et François Bédarida lui-même présentent l'entreprise, fait que le lecteur ne peut absolument pas prétendre qu'on l'aura induit en erreur quant aux prémisses dont est parti l'historien. En revanche, il ne pourra que se féliciter des impulsions et incitations à la réflexion méthodologique et à la recomposition des connaissances historiques données par cet ouvrage dont la lecture sera féconde tant pour les chercheurs avertis que les débutants, en histoire, tout comme en sciences humaines et sociales.

AUTEURS

FRANÇOISE LARTILLOT

CÉGIL, université Paul Verlaine-Metz

lartill@free.fr